

△ d IKUMA L carnet de tournage

sous la direction de marie-hélène cousineau

MÉMOIRE
D'ENCRIER 



Groenland

cercle polaire

Terre de Baffin

Igloolik

60^e parallèle

Puvirnituk

Baie d'Hudson

Montréal

IKUMA

carnet de tournage

Sous la direction de Marie-Hélène Cousineau
Illustrations de Camille Lavoie



Catalogage avant publication de Bibliothèque
et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Textes et témoignages : Marie-Hélène Cousineau, Jean Morisset, Camille Lavoie, Jørn Riel, Atuat Akkirtik, Jackusie Ittukalak
Lisa Louie Ittukalak et Alasi Sivuarapik, Sarah Beaulne, Madeline Ivalu, Mary Qulitalik, Sarah Irku, Peter-Henry Arnatsiaq,
Qalingo Tukalak et Elisapee Tukalak, Thamusi Sivuarapik

Illustrations : Camille Lavoie

Photographies : Oana Spinu, excepté celles des pages 44, 45, 118 et 121 qui sont de Camille Lavoie.

Traductions : Yzabelle Martineau (de l'anglais au français)

Sébastien Doubinsky (du danois au français)

Sarah Beaulne et Alacie Surusila (de l'inuktitut à l'anglais)

Corrections : Anne-Hélène Jutras, Annie Heminway et Gary Klang

Conception graphique et mise en page : Mance Lanctôt, Fig. communication graphique

©Mémoire d'encrier et Arnait Video Productions

Dépôt légal : premier trimestre 2008

ISBN : 978-2-92315-391-9 (Papier)

ISBN : 978-2-89712-187-7 (PDF)

Mémoire d'encrier

1260, rue Bélanger, bureau 201

Montréal (Québec)

H2S 1H9

info@memoiredencrier.com

www.memoiredencrier.com

Réalisation du PDF interactif : Éditions Prise de parole

Nous reconnaissons le soutien du Conseil des Arts du Canada.

IKUMA

carnet de tournage

D'après le film *Le jour avant le lendemain*
tourné à Puvirnituq, Nunavik (2006-2007) par le collectif Arnait Video Productions
et produit par Igloodik Isuma Productions





I

Lettre de Jørn Riel

Propos autour du film par Marie-Hélène Cousineau

Résumé du film

Ningiuq et Maniq

Ikuma

Si l'enfer est chaud, le paradis doit être froid

La légende du corbeau, version racontée par Madeline Ivalu

Pagmani, chant composé par Susan Avingaq





Lettre de Jørn Riel

(Auteur du roman *Le jour avant le lendemain*)

Aux femmes d'Arnait Video Productions, qui ont rendu possible l'impossible.

Au milieu des années soixante, je fis partie d'une expédition dans le nord-est du Groenland. Pendant tout l'hiver, nous n'étions que deux hommes et nous passions la majeure partie de notre temps à voyager en traîneau pour ravitailler les dépôts en vue des expéditions de l'été. Au cours de l'un de ces voyages, nous avons débarqué sur un archipel près de *Society Island*, et je remarquai sur l'un des îlots une grotte qui pouvait nous servir d'abri en cas de mauvais temps.

Lorsque j'explorai la cave, je découvris les os d'une vieille femme et les restes d'un squelette de jeune garçon. Cette découverte me marqua profondément et je ne pouvais m'arrêter de penser à ce destin tragique qui les avait frappés. Ce ne fut que l'année suivante que les causes de leur mort m'apparurent et je commençai à écrire *Le jour avant le lendemain*.

Dans votre film, vous avez rendu vie à Ningiuq, et vous avez raconté cette version de la fin du monde : être les derniers hommes sur terre. Cela m'a fait plaisir d'apprendre que c'était des femmes qui réaliseraient ce film, car elles arriveront à mieux reconstituer l'histoire de ce personnage. Je vous remercie du fond du cœur et j'espère que vous continuerez à parler de femmes comme Ningiuq.

Kujanaqssuaq tamavse,

Jørn

Traduit du danois par l'écrivain Sébastien Doubinsky

Résumé du film

Vers 1840, certaines tribus inuites n'ont encore jamais rencontré de Blancs, bien que des rumeurs courent au sujet de leur existence, de leur origine et de leur arrivée. À cette époque, deux familles isolées se retrouvent après plusieurs années. C'est l'été, la saison idéale pour célébrer leur rencontre. Les aînés racontent des histoires. Les jeunes se marient et font des plans d'avenir. La nourriture est abondante. Malgré cette atmosphère de bonheur, Ningiuq, une femme âgée pleine de force et de sagesse, ne peut apaiser son inquiétude. Elle pressent la fragilité du monde qui l'entoure; quelque chose d'inconnu la bouleverse. Est-ce la maladie de sa meilleure amie, Kuutuguk, qui attend paisiblement la mort? Est-ce l'étrange objet que Maniq, son petit-fils préféré, a trouvé sur la plage? Est-elle hantée par sa propre mort? Perplexe quant au bonheur du groupe, Ningiuq sent le besoin de réfléchir sur sa propre vie.

Après une pêche fructueuse, les familles décident de faire sécher sur une île éloignée, à l'abri des animaux, des provisions pour l'hiver. Ningiuq se charge de cette tâche, profitant de l'occasion pour être seule. Son petit-fils Maniq et la vieille Kuutuguk la suivent. C'est en vain qu'ils attendent le retour des chasseurs à l'approche du froid automnal. La dernière heure de Kuutuguk arrive. Elle est bientôt mise en sépulture par Ningiuq et Maniq. À la première neige, Ningiuq décide de retourner au camp principal avec son petit-fils afin de savoir ce qui est arrivé au reste de la famille.



Cauchemar! Il n'y a plus personne. Ils sont tous morts. Leurs corps sont couverts de pustules. À côté d'eux, Ningiuq aperçoit des objets étranges: une aiguille d'acier, une tasse en fer-blanc. Anéantis, Ningiuq et Maniq retournent à la relative sécurité de leur île. Le vent a changé. Une tempête a détruit leur camp. Que peuvent-ils faire maintenant? S'ils sont seuls au monde, à quoi peut bien leur servir de se battre? Puisant dans sa profonde spiritualité et usant de toutes ses stratégies de survie, Ningiuq tente désespérément de protéger Maniq de la solitude qui l'envahit. C'est par une nuit hivernale qu'elle sent sa fin approcher. Que fera-t-elle?

ningiuq et maniq

J'ai toujours imaginé les personnages du film *Le jour avant le lendemain* quitter le royaume des morts, franchir la porte de lumière, et venir raconter leur histoire à nous, les vivants.

Les Inuits appellent respectueusement *ningiuq* les vieilles femmes qui ont des expériences à partager. Celles que l'on consulte et qui savent... Notre *ningiuq* à nous s'avance pour raconter son dernier voyage. Un savoir fabuleux est inscrit dans son cœur et dans sa chair. Elle connaît des histoires vieilles de plusieurs centaines d'années, sait accueillir les nouveaux-nés sur cette terre et accompagner les vieillards dans leurs derniers moments. Elle est sans crainte de passer des semaines seule sur une terre

exigeante. Elle sait aussi bien vivre dans sa communauté.

Elle est ronde. Son univers est circulaire. Elle est toujours à sa place. Et la terre semble là où elle est. Elle est chaleureuse et indépendante. Forte et généreuse. Elle garde amoureusement le souvenir d'un mari depuis longtemps disparu.

Œuf, voilà ce que veut dire *maniq*, comme le petit-fils qui accompagne Ningiuq dans son périple : Maniq, œuf prêt à éclore, source, gestation, possibilité. Il est avide de tout connaître, de tout essayer, de se mesurer à ce qui l'entoure. Ensemble, ils forment le parfait couple de voyageurs. Ils sont l'humanité. Nous tous, et de tous les temps.



Ikuma

Ikuma en inuktitut veut dire flamme. Quiconque s’imagine le Nord comprend aisément l’importance de ce mot. Une femme allume et entretient la flamme de son *qulliq*, lampe en forme de demi-lune taillée dans une pierre polie que l’on remplit d’huile de phoque. La mèche est de linaigrette (coton de l’Arctique). À l’aide de son *taquti*, bâtonnet recourbé à une extrémité, elle attise et module la flamme, s’assurant que la mèche soit bien imbibée. Les femmes dorment avec le *qulliq* près de leur tête, et même couchées, elles continuent à en ajuster l’intensité. Le *qulliq* produit une flamme silencieuse, et les mouvements de l’air ou les impuretés dans l’huile provoquent de légers crépitements. C’est une technique simple qui fonctionne à merveille.

J’aime à penser que nous sommes le *qulliq* : nos expériences et nos efforts sont le carburant et notre travail cinématographique la flamme. Nos images et nos histoires sont là pour réchauffer et éclairer les êtres que nous sommes, comme ces flammes attisées autour desquelles il fait bon se rassembler et vivre.

C’est pourquoi le *qulliq* et sa flamme représentent le collectif Arnait Video Productions. Susan Avingaq, membre fondatrice du collectif, m’a dit il y a quinze ans : «Les femmes peuvent faire tout ce qu’elles

veulent. Cet atelier de vidéo peut les aider à communiquer et à se comprendre. Il y a longtemps, juste avec le pouvoir des mots et du langage, les gens croyaient aux histoires et aux légendes. Nos histoires sont utiles et inoubliables.»

Le premier film que Susan a réalisé en 1991 a pour titre *Qulliq*. On y entend une chanson, composée avec Madeline Ivalu (autre membre fondatrice), qui marque les étapes de l’allumage du *qulliq*. Voici un extrait :

Petit *qulliq*
je suis si loin
je suis inquiète
je n’ai plus beaucoup d’huile
ah ja ja ja

On perçoit ainsi la principale cause de l’inquiétude de la femme : la crainte que s’épuise un élément essentiel à sa survie.

Dans une des conversations rapportées plus loin (page 74), Madeline Ivalu s’inquiète du fait que les jeunes de Puvirnituq n’aient jamais vu de *qulliq* et n’en connaissent pas le fonctionnement. Qui ne sait plus attiser de flammes ne sait peut-être plus raconter des histoires.



Quel souvenir inoubliable que ces promenades nocturnes sur la grève où se dressent les tentes comme autant de théâtres d'ombres, alors que s'agitent des silhouettes démesurées ! Une flamme éclaire chacune des tentes et offre sa bienveillance. Les promeneurs s'inventent des histoires qui transforment l'immense paysage en espace magique.

Ikuma, c'est l'éclairage unique de notre film, tout en lumière naturelle. Sous les tentes, dans la caverne, seule la flamme du *qulliq* crée cette ambiance chaleureuse.

Tout au long du film, Ningiuq attise la flamme de son *qulliq*. Ainsi éclairée, elle prend des décisions, raconte des histoires, se questionne, nourrit les siens. La situation la plus dramatique serait... d'éteindre cette flamme. *Ikuma*.



Cela doit ressembler au paradis. Il est trois heures du matin, le soleil est déjà haut dans le ciel. C'est l'équinoxe de juin. Je suis en route depuis vingt-quatre heures et j'ai parcouru plus de 2 500 kilomètres ; le Canada du sud au nord, de Montréal à la Terre de Baffin. Je me retrouve, heureuse, dans ce camp de chasse où je revois des amis innumérables, de véritables Inuits, ces aînés qui ont toujours vécu ici à Siurarjuk, et avant eux leurs parents et grands-parents.

Dans la clémence de l'aube, les gens rient doucement, les oies blanches volent au-dessus de nos têtes. Je bois du thé et m'installe, fourbue, dans mon sac de couchage avec le roman de Jørn Riel, *Le jour avant le lendemain*. Je lis les premières pages et m'endors.



si l'enfer est chaud, le paradis doit être froid

Quelques années plus tard, en préparant le film, je raconte l'histoire du livre à mes collègues inuits. Je parle de Ningiuq, cette vieille femme heureuse qui, de façon prémonitoire, sent venir la catastrophe qui va toucher sa tribu. Je parle de sa sagesse, de la force de son caractère, de la vie à la fois riche et laborieuse qu'elle mène avec sa famille sur les terres, des voyages de chasse et de l'implacable destin qui attend les membres de son groupe. Susan Avingaq et Madeline Ivalu, scénaristes, se sentent solidaires de l'héroïne. Elles se reconnaissent en elle. Certains de leurs ancêtres ont subi le même sort. Minés par la faim, la souffrance, ils sont morts sans sépulture.

Selon plusieurs chercheurs, avec la venue des Blancs, les maladies comme la petite vérole,

la tuberculose et la grippe, auraient tué en Amérique près de la moitié des populations autochtones. L'Arctique n'a pas été épargné et, bien que certains épisodes de cette tragédie soient documentés, cette réalité est plus ou moins ignorée dans notre histoire. La raison en est peut-être bien simple : le mal s'étend encore, quoique différemment, avec une explosion de cancers, de cas de diabète et de dépression. Ce n'est un secret que pour ceux qui détournent la tête avec complicité.

J'ai pleuré plus d'une fois en lisant *Le jour avant le lendemain*. J'ai été touchée par la beauté et la simplicité du langage et par l'issue tragique de la rencontre entre marins occidentaux et Inuits, mais aussi, surtout, par la dignité de Ningiuq.



Les mots, c'est tout ce qui lui reste à la fin de sa vie. Elle n'a que sa chanson. Elle chante ce chant d'espoir et d'amour, puis elle s'éteint. La flamme s'éteint aussi, et la chanson se termine. Le miracle c'est que nous, les vivants, nous lui restituons ses mots, sa chanson, son histoire.

Le jour avant le lendemain, écrit par Jørn Riel, se déroule au Groenland. Nous nous sommes réapproprié le récit et l'avons situé dans un Nord que nous connaissons bien. Les légendes que Ningiuq raconte à son petit-fils – les noms des personnages, leurs péripéties, les paysages – sont basées sur les expériences réelles des femmes d'Igloodik. Nous avons alors imaginé ensemble le film que nous pourrions faire en ce lieu. Et puis nous avons déménagé! Par un concours de circonstances financières et logistiques, nous avons abouti à Puvirnituk, au Nunavik, pour réaliser le film.





Nous ne connaissons personne dans ce village et l'environnement ne nous était pas familier. Pour nous tous, cela représentait un défi. Nous engageons toujours les gens de la communauté à titre d'acteurs, de techniciens et de guides. Nous tournons sur les terres dans des conditions qui correspondent au scénario, en lumière naturelle. Travailler entre Montréalais, Iglulingmiuts et gens de Puvirnituk a été une expérience pleine de solidarité, d'échanges intellectuels et amicaux. Les participants inuits en parlent un peu plus loin dans ce livre, et même avec la réticence qu'on leur connaît, on peut sentir l'émotion résultant de cette collaboration. L'Arctique est grand et les frontières géopolitiques sont illusoire, comme en parle Jean Morisset, témoin d'un de nos tournages, et certainement nous nous sommes appliqués à faire sauter les barrières





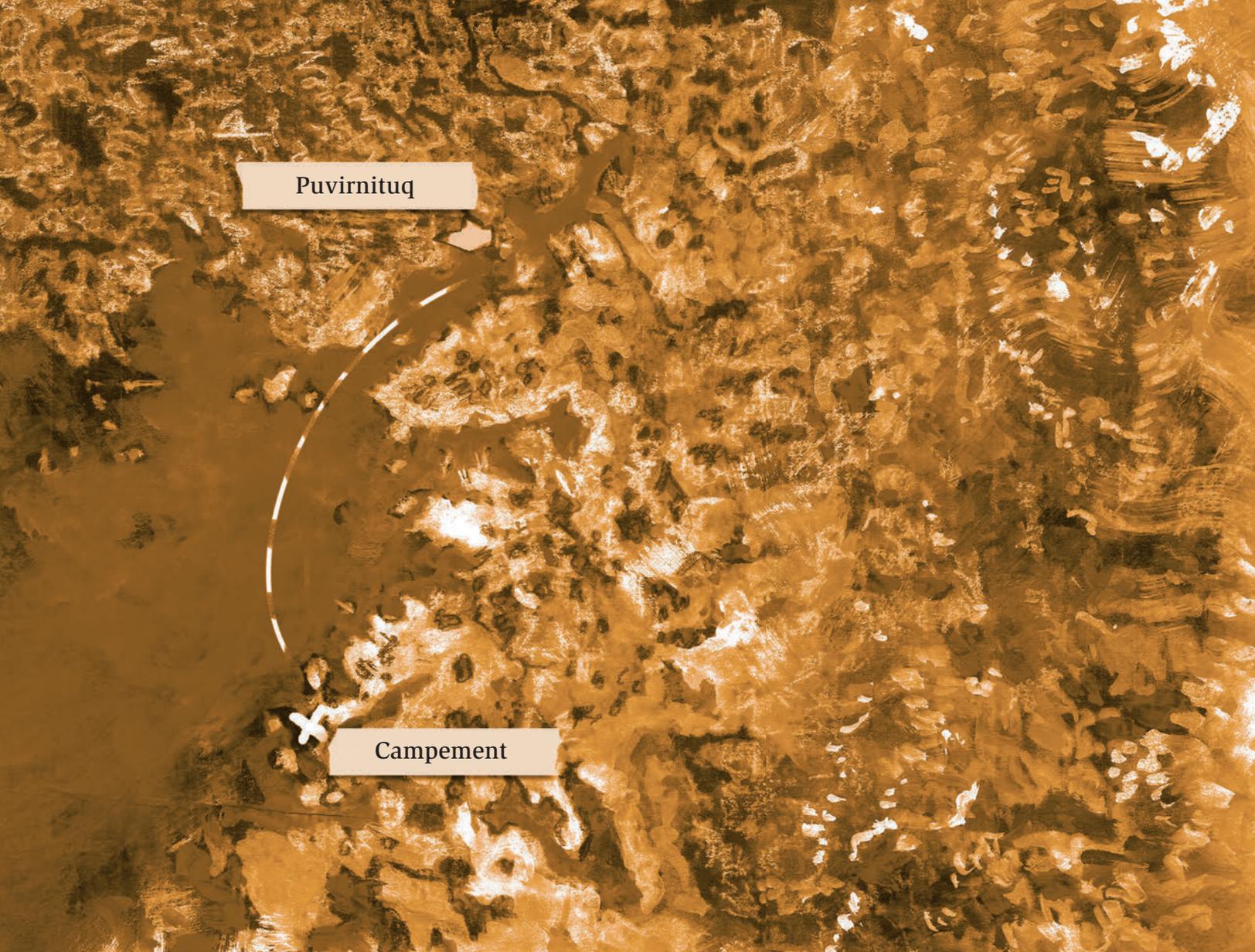
de nos habitudes et de nos acquis, créant ainsi une expérience qui nous a tous changés.

Solidaires dans un environnement pour les uns familier, pour les autres complètement inconnu, ce fut un plaisir de vivre ensemble sur le rivage de la baie d'Hudson pendant plusieurs semaines, sous le soleil, la pluie et la neige ! Nos guides, Inuits de Puvirnituk, ont géré les aléas de la vie quotidienne, nous laissant tout l'espace nécessaire pour penser et imaginer notre film. Les tentes étaient chaudes, solides, résistantes à la furie des vents ; les bateaux étaient toujours là au moment de partir. Mais ce que j'ai surtout apprécié, c'est que les gens étaient toujours prêts à partager leurs expériences de vie.

La production du film a été l'occasion pour Madeline et moi de vivre des expériences nouvelles et de nous dépasser. C'était notre premier long métrage en tant que réalisatrices. Nous n'aurions pu être choyées davantage, entourées comme nous l'étions dans cette aventure humaine, historique et artistique si exaltante. Ce livre en est le témoignage.

Qujuname à tous. Merci.

Marie-Hélène Cousineau

An aerial photograph of a rugged, mountainous landscape. The terrain is covered in dense, low-lying vegetation and rocky outcrops. A prominent curved road or path winds through the middle of the scene. Two labels are overlaid on the image: 'Puvirnitug' at the top left and 'Campement' at the bottom left, with a small white 'x' mark next to it. The overall color palette is dominated by earthy browns, tans, and greys.

Puvirnitug

Campement

IKUMA

carnet de tournage

Δdl symboles signifiant Ikuma, flamme en inuktitut.
Ikuma. Carnet de tournage réunit entretiens, photographies, aquarelles, poèmes, récits des principaux artisans du film *Le jour avant le lendemain*, réalisé par un collectif de femmes inuites d'après le récit de l'écrivain danois Jørn Riel. S'élèvent ici les formes et les voix des ancêtres, les maîtres du territoire arctique. L'univers du Grand Nord est rendu dans sa vérité et sa poésie initiatique.

